31. Paris, Lundi 28 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

8 Fichier(s)

Les mots clés

Discours du for intérieur, Interculturalisme, Musique, Relation François-Dorothée, Réseau social et politique, Santé (Dorothée)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (25 août - 7 septembre)

Ce document est une réponse à :
27. Val-Richer, Samedi 26 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Collection 1837 (25 août - 7 septembre)

31. Val Richer, Jeudi 31 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven *est une réponse à ce document*

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Présentation

Date1837-08-28
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitIl me faut une lettre [?] quand je n’y ferais qu’y placer le numéro.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),

préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°59/89

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 117-118, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/426-432

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
31. Paris, Lundi 28 août 1837 2 heures

Il me faut une lettre commencée, quand je ne ferais qu'y placer le numéro. C'est donc pour cela tout seul que vous me renvoyez à ma table. Mais Monsieur, je suis bien lasse. J'ai beaucoup écrit. J'ai trop de correspondances, elles m'ennuient, & je ne sais comment les secouer. J'ai marché malgré la pluie, car il pleut, mais ce temps me convient mieux que la chaleur. J'ai même eu froid cette nuit. J'ai repris mon couvre-pied. Comment êtes-vous ? Cette irritation à la gorge vous a-t-elle enfin quitté ? Je veux savoir cela. Je veux tout savoir. Je vous en donne bien l'exemple cette heure-ci et les suivantes me sont bien dures à supporter. Je ne puis fixer mon attention sur rien, pas même sur les livres que vous m'avez laissés. Je les prends, je les quitte. Je me couche sur mon canapé. Je m'y assieds, je change de place. Je me promène dans le salon. Je ne regarde plus dans les glaces. M'y voir seule, c'est si triste ! Monsieur, que les heures sont longues. Je relis deux lettres. Elles me font tant de bien. Mon âme en est si doucement caressée. Que de vœux elles m'arrachent. Que de prières j'adresse au Ciel, que de promesses, je me fais à moi-même ! Il me semble qu'à nous deux rien n'est impossible. Que nous pouvons défier les hommes. Ah ! Qu'on ne vienne par troubler mon bonheur car j'oublierais tout, plutôt que de m'en séparer. Monsieur, voilà une parole bien coupable, & cependant, je sens que le fond de mon cœur ne l'est pas. Jamais au contraire, il n'a été rempli par de plus doux, par de plus nobles sentiments, par des sentiments plus religieux. Ah, que vous m'avez fait de bien !
Mardi 9 heures. Le N°27 est là. On me l'a remis lorsque je rentrais de ma première promenade. Je l'ai portée dans mon cabinet, & là sur mon canapé je l'ai ouvert. C'est charmant des lettres, vos lettres, mais il y a quel que chose de mieux que cela ! J'ai fait hier une promenade accoutumée, mais il n'y a pas eu moyen de marcher, il a plus à verse tout le jour, il pleut fort à matin, mais j'ai perdu patience, et j'ai marché un peu dans l'eau comme s'il faisait sec. J'ai hâte de vous dire que j'ai changé de chaussures parce que vous iriez peut être vous mettre en tête que j'ai pris froid. Monsieur, c'est incroyable toutes les pauvretés que je vous dis et tout ce que je vous prête d'inquiétude pour la santé. Cela ressemble singulièrement à la table de thé. Vous le voulez bien n'est-ce pas ?
J'ai commencé ma soirée hier avec quelques ennuyeux, les Stackelberg et autres, je l'ai mieux fini, avec le duc de Noailles qui est venu passer deux jours à Paris pour moi. Nous avons eu des plaisir à nous revoir ; nous avons très vite bavardé & je l'ai renvoyé à 11 heures.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/928?context=pdf

Le mérite que je lui trouve c'est d'être de très bonne compagnie ; de savoir un peu tout, & de prendre intérêt à tout ce qui a occupé ma vie extérieure, ainsi d'être curieux des personnes qu'il n'a jamais vues dès qu'elles ont de l'importance. Ce qui me frappe en général dans les Français c'est leur parfait dédain pour tout ce qui n'est pas France et Français. Ils se regardent comme seules dignes d'occuper la scène, les Piscatory sont fort nombreux. Il me parait que les français méprisent parfaitement tous les autres peuples en masse et en détails. Ils font exception pour les Anglais, & ceux-là ils les détestent parce qu'ils leur portent envie. Ils cachent cela sous une même forme de silence ou d'indifférence pour tout sujet étranger.
Dès le commencement, de mon arrivée ici vous êtes le seul qui m'ayez adressé quelques questions sur l'Angleterre. Depuis, et avant même notre mois de juin chaque fois que nous causons ensemble. Vous me meniez sur terre étrangère, vous interrogiez même la petite Princesse. Tout cela je l'ai bien remarqué. La vraie supériorité n'est pas méprisante. Monsieur j'aurais bien de belles choses à vous dire la dessus, ainsi qu'une observation toute récente que j'ai faite ici sur quelqu'un mais je vous parle là de choses qui sortent de mon sujet, de mon sujet musique. J'y ai presque du remord.
Je viens de recevoir un billet dans lequel il y a cette phrase. " Vous êtes seule je crois, c'est-à-dire que l'objet de vos respects s'est éloigné." Je n'ajoute ni ne retranche pas un trait de plume. Je n'ai pas de lettre de mon mari. Les N° précédents le dernier ne m'arrivent même pas. Au fond cela me repose. En fait de lettres je ne veux que les vôtres, je ne veux lire que cela, penser qu'à cela. Mon médecin me trouve mieux je veux bien le croire, mais il n'y paraît pas.
Adieu monsieur vous voilà au bord de la mer, ou du moins vous allez y être ? J'achève cette lettre à midi. Encore cinq jours, cinq grands jours c'est-à-dire que dimanche à cette heure-ci ; mon cœur battra déja bien fort. Adieu, adieu Dearest.

Citer cette page

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857), 31. Paris, Lundi 28 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot, 1837-08-28.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 05/11/2025 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/928

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur117-118
Date précise de la lettreLundi 28 août 1837
Heure2 heures
DestinataireGuizot, François (1787-1874)
Lieu de destinationVal-Richer
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionParis (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/928?context=pdf

31. Paris lundi 28 août 1837. 117

2 heures.

il me faut une lettre comme, quand je me trouve je y place le bonheur. i'attendre pour cela tout seul qu'on me revienne à ma table. mais maintenant je suis bien triste. j'ai beaucoup écrit. j'ai trop de correspondance, elles me minent, et je ne sais comment les renvoyer.

j'ai marché malgré la pluie, car il pleut, mais le temps me convient mieux que la chaleur. j'ai mieux supporté cette nuit. j'ai repris un corset plié.

comment êtes vous? cette excitation à la gorge vous a t-elle enfin quitté? je veux savoir cela. je veux tout savoir. je vous en prie bien l'exemple.

cette heure ci et les suivantes me sont bien dures à supporter. je me

puis fixer mon attention sur rien,
pas même sur les livres que vous m'avez
laissés. je les prends, je les quitte.
je me couche sur mon canapé. je
m'y assieds. je change de place — je
me promène dans le salon — je me
regarde plus dans les glaces. m'y
vois mal, c'est si triste! Mon Dieu
que les heures sont longues!
je relis deux lettres. elles me font tant
de bien. mon âme me rend si doucement
compte. que de vous elles m'arrachent
que de prières j'adresse au ciel, que
de promesses je me fais à moi même!
il me semble qu'à vous deux rien
n'est impossible. que vous pouvez
défier les hommes. ah! qu'on me
rienne pas troubler mon bonheur, car
j'oublierais tout, plutôt que de m'en
séparer. Mon Dieu, voilà mes

parole bien coupable, et cependant je crois que le fond de mon cœur en est pas. jamais au contraire il n'a été rempli par de plus doux par de plus nobles sentiments, par des sentiments plus religieux. ah, que vous m'avez fait de bien!

Mardi 9. heures.

Le N° 27 est là. on ne l'a ouvert lorsque je revenais de ma première promenade. je l'ai porté dans mon cabinet, et là me voici occupé à l'ouvrir. enchantement des lettres, vos lettres, mais il y a aussi quelque chose de meilleur que cela!

j'ai fait bien ma promenade accoutumée mais il n'y a pas eu moyen de marcher. il a plu à verse tout le jour, il pleut fort en

matin, mais j'ai perdu patience, et j'ai marché, un peu dans l'eau comme s'il faisait sec. J'ai hâte de vous dire que j'ai changé de chaussure parce que vous voudriez peut-être vous mettre en tête que j'ai pris froid. Monsieur, c'est incroyable toutes les pauvretés que je vous dis et tout ce que je vous prête d'inquiétude pour rien. Cela ressemble singulièrement à la table d'hôte. Vous le voulez bien, n'est-ce pas?

J'ai communiqué ma soirée hier avec quelques uns, le Stackelberg chanter, je l'ai vu ensuite, avec le duc de Broglie, qui est venu passer deux jours à Paris pour moi. Nous avons eu de plaisir à nous revoir; nous avons bien cité hasards. Je l'ai ramené à 11 heures. Le mérite

et.

puisqu'ils tournent c'est d'ils deux
bonne compagnie, de savoir un
peu tout, et de prendre intérêt à
tout ce qui a occupé une six septième
siècle, d'être curieux des personnes
qu'il n'a jamais vues dès qu'elles
ont eu de l'importance. ce qui me
frappe en général dans les français
c'est leur parfait dédain pour tout ce
qui n'est pas français et français. ils
se regardent comme seuls dignes
d'occuper la scène. les étrangers sont
fort encombrants. il me paraît que
les français méprisent parfaitement
tout les autres peuples en masse et
en détail. ils font exception pour
les anglais, à cause de ils les détestent
parce qu'ils leur parlent anglais. ils
cachent cette haine sous une forme
de rivalité ou de différence pour tout

sujet étranger. Si le gouvernement de mon arrivée ici vous était le seul qui m'ayant adressé quelques questions sur l'angleterre depuis, et avant mon retour mais de juin, chaque fois que vous m'avez reçu vous leur étranger, vous interrogiez encore la petite princesse. tout cela je l'ai bien remarqué. la vraie supériorité tient pas mépriserait. Maintenant j'aurais bien de belles choses à vous dire la dessus, mais je vous abrégerai tout résumé que j'ai fait ici sur quelques uns mais je vous parle là de choses qui sortent de mon sujet, de mon sujet unique. j'y ai presque du remords je viens de recevoir un billet dans le quel il y a cette phrase. "Vous êtes

seule je crois, c'est à dire que l'objet de mon respect, c'est éloigné." Je n'ajoute ni ne retranche pas un trait de plume.

Je n'ai pas de lettres de mon mari. Les N.os précédents le dernier me manquent vraiment pas. au fond cela me repose. au fait de lettres je n'en ai que faire pour, je n'en ai très peu cela, jamais pas à cela.

Mon médecin intérieur m'en ai je n'en crois le croire, mais il n'y paraît pas.

Adieu monsieur, mon cœur au bord de la mer. on de mon cœur vous aller y être - j'achève cette lettre à midi. encore deux jours, deux grands jours. c'est à dire prudemment à cette heure ci, nous faire battre

déja bien fort. adieu adieu decazes.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/928?context=pdf